

Les subversions antidémocratiques

La subversion sert à faire évoluer les valeurs d'un système par leur remise en cause, la production de symboles nouveaux et la création artistique. Elle suppose la production d'un nouvel imaginaire et l'élaboration de nouveaux rites d'agrégation. La subversion est de l'ordre de la transgression : elle opère un basculement, un seuil est franchi, brutalement. Elle vise à déstabiliser, voire renverser un système politique. Elle suppose la mise en œuvre de stratégies politiques bien déterminées qui s'inscrivent dans une échelle de la violence, depuis la simple provocation jusqu'à l'action terroriste.

La subversion n'est pas univoque, elle peut se révéler anti-progressiste comme l'a établi le philosophe italien, Antonio Gramsci. La « subversion réactionnaire » qu'il dénonçait dans les années 1920 mine à la racine les luttes émancipatrices en détournant de leurs symboles et en retournant leurs discours. Déposséder l'adversaire politique de ce qui fonde son identité a une double fonction d'auto-légitimation et de délégitimation politique. Depuis la « révolution mussolinienne », cette pratique est récurrente dans l'extrême-droite italienne : en 1955, l'ex-propagandiste de l'Allemagne hitlérienne, Julius Evola, a repris le nom du journal d'Antonio Gramsci, *Ordine nuovo*, pour son propre mouvement. De la même manière, les jeunes militants néo-fascistes du Mouvement Social Italien ont repris le nom d'une formation partisane, *Il Fronte della gioventù*, lorsqu'ils fondèrent le leur en 1971.

Des stratégies subversives sont souvent mises en œuvre par des puissances étrangères (comme ce fut le cas au temps de la Guerre froide) ou par des groupes politiques radicaux (de gauche comme de droite) qui récusent le pacte social en vigueur. Les acteurs qui mettent en œuvre ces stratégies subversives ne se situent pas nécessairement dans un lieu autre, ils opèrent parfois au sein même des mouvements contestataires (infiltrations de l'extrême-droite) ou des partis en place (entrisme trotskyste). Durant les « années de plomb », l'Italie a traversé une phase de tensions, particulièrement complexe, quand le conflit entre fascistes et communistes a été réactivé par des actions terroristes insurrectionnelles et contre-insurrectionnelles.

La vie politique contemporaine est encore marquée par ce legs encombrant. Comme je l'ai expliqué dans *L'idiotie en politique*, les populistes italiens retournent systématiquement les termes des débats pour mieux brouiller les clivages. Lorsque je conduisais mon enquête de terrain, le leader de la Ligue se présentait comme l'héritier des partisans italiens en affirmant que les militants de son parti étaient prêts à déterrer les mitraillettes pour rétablir la démocratie en Italie, et régulièrement, il dénonçait des « infiltrations » visant à discréditer son parti. On sombre dans l'absurdité. Il est impossible de comprendre ces discours à rebours si on ne prend pas en compte l'héritage culturel du fascisme et l'historicité des pratiques politiques. Les fascistes se distinguaient par leur nihilisme et se voulaient tout aussi subversifs

que les révolutionnaires. En réalité, il ne faisait que « singer la révolution » pour détourner l'énergie de la rébellion comme l'a décrit Antonio Gramsci.

L'Italie aura été de ce point de vue un véritable laboratoire. Nous pourrions même faire l'histoire des échanges intellectuels entre les représentants français et italiens de l'extrême-droite. Le « gramscisme de droite » (c'est-à-dire le retournement de l'hégémonie de la gauche) théorisé par Alain de Benoist à la fin des années 1970 a été appliqué avec succès par la Ligue du Nord à partir des années 1990. Les savoirs pratiques acquis par les Italiens font aujourd'hui retour en France comme le prouve les actions provocatrices des Identitaires, instruits par l'eurodéputé de la Ligue du Nord, Maurizio Borghezio.

Les stratégies et les tactiques subversives fragilisent les institutions démocratiques en brouillant les clivages politiques traditionnels, au point parfois, d'anéantir le débat, sans pour autant abattre les institutions. J'utilise le terme « tactique » en référence à Michel de Certeau¹. La stratégie s'inscrit dans un rapport de force déjà bien établi, la tactique au contraire, est un tour de passe-passe qui permet de s'introduire, par surprise, dans un ordre que l'on récuse. En font partie, les ruses, les pratiques réfractaires, les résistances, les manœuvres, les jeux avec les mots, les détournements, les appropriations et les réemplois à contre-sens.

En brouillant les clivages, les acteurs de la subversion remettent en question la possibilité même du débat démocratique. En cela, ils se démontrent « antipolitique ». L'antipolitique n'en est pas moins extrêmement politique : il s'agit de la vocation dépolitisante de la politique absolue qui vise en réalité la naturalisation d'un ordre². En Italie, cela s'est traduit par le refus de la délégation politique et l'affirmation d'un pouvoir de nature charismatique (le berlusconisme), la dé-légitimation des élites politiques et la démission de ces mêmes élites qui véhiculent à leur tour des discours sur l'échec de la politique, le rejet de l'ordre politique national et l'impossibilité à imaginer des alternatives, jusqu'à l'idiotie politique affichée par les élus de la Ligue du Nord.

Dans le cadre de la réflexion que nous menons au sein du TRAM nous nous interrogeons sur les processus de démocratisation, mais aussi sur ce qui les entrave.

Comment le processus révolutionnaire est-il mis en échec par des groupes réactionnaires qui récusent les demandes démocratiques et cherchent à les infléchir ?

Comment les registres discursifs de l'action citoyenne sont-ils détournés à leur profit par des groupes politiques radicaux qui en renient les fondements démocratiques ?

1 De Certeau, Michel, *L'invention du quotidien. T. 1 : Arts de faire*.

2 Cantarano, Giuseppe, 2000, *L'antipolitica. Viaggio nell'Italia del desincanto*, Roma, Donzelli.

Comment les dispositifs de participation sont-ils investis pour mieux être vidés de leur véritable dimension démocratique au point de souffrir d'une désaffection durable ?

Comment le peuple est-il représenté par les partis antidémocratiques ?